

## LE S.T.O., SÉMINAIRE DES PRÊTRES-OUVRIERS

Ayant déjà publié deux études sur le S.T.O.<sup>1</sup>, je constate que ce sujet resté longtemps marginal ou tabou peut encore réserver bien des surprises.

Prenons le cas de ce séminariste marseillais, Jean : en 1943, il ne lui restait plus qu'un an d'études avant l'ordination. Mais, sur les quatre-vingts élèves du Grand Séminaire, une vingtaine étaient susceptibles d'être requis pour le Service du Travail Obligatoire en Allemagne : âgé de vingt-trois ans, il faisait partie de ce groupe qui s'interrogeait fiévreusement.

Les plus hostiles à la Collaboration envisageaient de se dérober...Les autres voyaient là une sorte de désertion : pour eux, il ne s'agissait pas d'aider Hitler, mais d'apporter aux jeunes Français happés par la machine de guerre allemande un soutien moral. La vocation du prêtre est d'assister les exilés qui souffrent.

On voit à quel point les consciences pouvaient être troublées...Il faut préciser que Jean et ses condisciples subissaient l'endoctrinement d'un de leurs maîtres, fervent maréchaliste, pour qui le devoir de la jeunesse française était tout tracé...par le gouvernement de Vichy.

La motivation religieuse a finalement prévalu, ainsi que l'attrait de l'aventure, reconnaît aujourd'hui le P. Jean, prêtre marseillais<sup>2</sup>.

Les autorités tendent un traquenard : les jeunes gens sont convoqués rue des Dominicaines pour toucher leurs titres de rationnement. On peut supposer que personne ne manquera à l'appel...Ils débouchent rue des Convalescents où les attendent des fourgons destinés à les transporter rue Honnorat. De là, ils passeront directement sur le quai d'embarquement.

Jean, à force de réclamations, obtient un sursis. Mais attention, mon gaillard, si vous ne vous présentez pas le 15 juillet rue Honnorat, c'est votre

---

1. « Souvenirs de déportation d'un Marseillais ». Revue *Marseille*, n° 139, 1<sup>er</sup> trimestre 1985. \* *De Marseille à Leipzig, chronique du S.T.O.* », *Provence Historique*, 147, 1987.

2. Par modestie, il m'a demandé de ne citer que son prénom.

père qui partira à votre place...Le policier de Vichy ne se doute pas que le père de Jean a eu justement la tentation d'aller travailler en Allemagne ! Le père et le fils vont partir le même jour, dans le même train<sup>3</sup>.

Jean arbore sa soutane. C'est une manière de dire aux autres : "Courage ! L'Eglise ne vous abandonne pas. Les prêtres partagent vos souffrances."

Direction : Breslau<sup>4</sup>, Silésie. Autant dire l'Inconnu.

Quelques-uns des requis, profitant de la faiblesse de l'encadrement, sautent sur la voie et disparaissent dans la nature.

Première étape : Dijon. Ensuite, Leipzig et Dresde. Trois jours de voyage relativement agréable pour des jeunes gens qui chahutent, chantent la *Marseillaise* et pique-niquent gaiement dans les wagons, en attendant d'être exposés sur le marché aux esclaves...

C'est à Bunzlau<sup>5</sup> que les contremaîtres allemands viendront faire le tri. Dans le lot des Marseillais, il y a une grande variété : des étudiants en médecine, des souteneurs... appelés à découvrir les charmes du travail manuel. Jean sera terrassier, débardeur, manoeuvre. Il fera la manutention du charbon et de l'engrais dans une coopérative agricole. Le voilà immergé dans le monde ouvrier.

Les prisonniers français accueillent gentiment les jeunes du S.T.O. et leur prodiguent de bons conseils. Eux connaissent les moyens de se procurer non seulement du ravitaillement, mais des femmes : les Allemandes apprécient la douceur, la galanterie des Français, et, pendant que leur mari, sur le front de l'Est, écoute la musique des *orgues de Staline*, certaines d'entre elles adoucissent l'exil d'un prisonnier *transformé* ou d'un requis du S.T.O. Jean se souvient d'un de ses meilleurs camarades, Marcel, qui avait une liaison avec une mère de famille...

Dans l'ensemble, la population ne se montrait pas hostile : les commerçants chez qui les "S.T.O." présentaient leur tickets d'alimentation, les camarades de travail allemands avec qui l'on échangeait parfois des injures sans méchanceté, appréciaient la présence de ces Français rieurs et insouciants.

Jean fut logé six mois chez l'habitant. Le couple catholique qui l'hébergeait avait pour lui des attentions spéciales : on l'invitait quelquefois à écouter la radio de Londres (dans le Reich en guerre, ce délit était puni de mort !).

Tout naturellement le séminariste prenait contact avec le clergé local. Pour faciliter les rencontres, son Supérieur l'avait muni d'une sorte de *laisser-passer spirituel*, en latin... Jean se souvient d'un curé, ancien officier de l'armée impériale, qui n'aimait pas les Français, mais les accueillait tôt le matin dans son église ; chez ses ennemis, il ne voulait voir que des coréligionnaires. Jean

3. Au temps de l'Occupation, tout était possible ! Affectés dans la même région, le père et le fils auront l'occasion de se rencontrer. Mais le père de Jean, bénéficiant d'une permission, regagnera Marseille en 1944... définitivement.

4. Aujourd'hui Wrocław.

5. Dans le *kreis* de Breslau, à 100 km du chef-lieu.

conserve une grande admiration pour ce prêtre dont il a appris le martyre (à la fin de la guerre, les Polonais, pressés de *repoloniser* le territoire, l'ont laissé mourir de faim en prison).

Si les prêtres allemands ne connaissaient pas le français, il restait aux séminaristes la ressource de parler latin ! Et l'on se comprenait fort bien : quand un vieux curé humaniste citait, sur un certain ton, la fameuse formule de Cicéron : *Quousque tandem, Catilina...* Jean voyait tout de suite l'allusion à Hitler.

Ces ecclésiastiques allemands hostiles au nazisme prenaient le risque de prêter à l'occasion une salle ou une crypte aux chrétiens étrangers désireux de se réunir et de prier ensemble.

Jean est allé une fois administrer la communion à un juif converti, prisonnier d'un camp disciplinaire, c'est-à-dire d'un mini-camp de concentration. Il portait l'Eucharistie dans un linge et Jacques l'attendait derrière les barbelés... Pour un séminariste nourri d'Histoire sainte, il y avait là un véritable retour aux sources : le christianisme des catacombes cessait d'être un thème littéraire et s'identifiait à la réalité la plus quotidienne.

Jean revient volontiers sur cette solidarité qui unissait les Français croyants ou non, et sur le climat de ferveur, d'enthousiasme, qui régnait dans cette communauté menacée. Les séminaristes et les membres d'organisations catholiques (scoutisme, J.O.C., J.E.C.) se retrouvaient régulièrement, par exemple, à la campagne, un dimanche après-midi, pour écouter en plein air une messe clandestine, ou dans une chambre, pour traiter de sujets brûlants : *la Mort, la Prière, la Messe, la Question sociale* (on pensait à préparer l'après-guerre), *Jésus et les étrangers* (ou comment se comporter à l'égard des Allemands ?)...

Les protestants, isolés, se joignaient sans difficulté aux catholiques : la guerre gommait les différences ou plutôt les rendait dérisoires. Dans cet *ocuménisme* spontané, les esprits les plus lucides voyaient sans doute une anticipation...

Aux activités spirituelles et intellectuelles s'ajoutaient les manifestations de sympathie et d'entraide, comme les visites aux malades et accidentés : Jean conserve, entre autres reliques de cette époque, le carnet où il notait les commandes des malades hospitalisés :

- des lames de rasoir
- *Le Colonel Chabert* de Balzac
- *L'Echo de Nancy* (un journal français, même *collabo*, quelle friandise !)
- du pain, de la bière (blonde !), de la limonade...

Evidemment la religion prenait des formes insolites qui auraient pu choquer les âmes pieuses de la petite bourgeoisie de province : Jean, pour lire *l'Evangile*, n'avait rien trouvé de mieux que de s'isoler dans les WC -où le contremaître venait finalement interrompre ses méditations.

Noël 1944 fut l'occasion d'un grand gueuleton (les victuailles avaient été obtenues grâce au système D). Jean, seul de son groupe, était allé à la messe de minuit. Les quarante autres, qui l'attendaient pour festoyer, l'accueillirent en lui disant : "Fais-nous prier !".

Il est certain que cette pratique n'aurait pas paru très orthodoxe à ses professeurs, mais le séminariste, dans cette communauté juvénile, avait l'impression exaltante de vivre le christianisme authentique. Il voyait avec joie certains de ses camarades opérer une *montée*, revenir à la foi et à l'amour du prochain. Il découvrait également les qualités morales des travailleurs : un paysan français, poussé au sabotage, répondait : "Non, j'aime trop la terre pour détruire des semences !".

Jean est resté en Allemagne près de deux ans : de juillet 1943 à la fin d'avril 1945.

L'odyssée de son retour ressemble à un film. Au début de 1945, Jean et ses camarades, coupés de leurs familles depuis la libération de Marseille, n'avaient, pour suivre la marche des armées alliées, que les bulletins de la Wehrmacht. L'avance soviétique suscitait à la fois des espoirs et des inquiétudes : les optimistes s'apprétaient à fêter les Russes en libérateurs, tandis que les autres redoutaient d'être massacrés par des Mongols ivres. L'exode des populations créait un malaise. Les Français, à qui les charrettes surchargées rappelaient des souvenirs de juin 40, ne ricanaient pas au passage des réfugiés, et, malgré tout, éprouvaient plus de compassion que de joie. Des loustics racontaient qu'en croyant chiper un jambon ils avaient emporté le cadavre de la grand-mère que les paysans tentaient de soustraire aux envahisseurs !

Quand leur cantine eut été mitraillée par l'aviation soviétique, Jean et deux de ses camarades, un instituteur et un tailleur, s'emparèrent d'un chariot chargé de pommes de terre et décidèrent de partir dans la nuit avec la foule où se mêlaient les femmes, les enfants, les vieillards... et les déserteurs camouflés en civils. On était le 10 février.

Jean obtint de Marcel qu'il l'accompagne jusqu'à la gare la mère de famille qui était devenue sa maîtresse : après l'avoir casée avec ses enfants dans un train, le Français rejoignit enfin ses camarades.

Ce furent trois semaines de marche dans un pays livré à l'anarchie. Les évadés vivaient de chapardage et tiraient parti de leur stock de pommes de terre. Ils voyaient voltiger au-dessus de leurs têtes des papiers noircis échappés du brasier de Dresde...

Dans les villes, ils tombaient toujours sur des Français qui les accueillaient à bras ouverts. Quand un policier zélé les interpellait, ils lui expliquaient en charabia que leur usine s'était repliée à l'ouest après un bombardement et qu'en bons ouvriers disciplinés ils retournaient au travail... On les laissait passer. Pour payer leurs billets de train, ils vendaient des pommes de terre.

Huit cents kilomètres au total, dont trois cents à pied. Dans une gare où l'Administration du Reich n'avait pas encore baissé les bras, ils furent arrêtés et interrogés. Vu le caractère nébuleux de leurs réponses, on les mit à la disposition du bureau de la main-d'œuvre de Kempten, près d'Augsbourg. Un mois de mine, sous les bombardements.

Ils partirent un samedi soir à pied vers la frontière suisse. Il fallait marcher dans la neige. Heureusement ils trouvèrent une ferme accueillante où ils furent traités comme des hôtes de marque. Le fermier leur offrait des chambres,

alors qu'il logeait les S.S. au rez-de-chaussée sur de la paille. Cette hospitalité n'était pas tout à fait désintéressée : les paysans s'attendaient à voir déferler des troupes françaises et cherchaient en somme à souscrire une assurance. Décidés à passer en Suisse, Jean et ses camarades finirent par s'en aller. En laissant au fermier un certificat élogieux... Jean ignore si ce document a été d'une réelle utilité à son détenteur.

A marches forcées, ils atteignirent Lindau. C'était le moment où les Allemands, débordés, remettaient à la Croix-Rouge les fugitifs étrangers, pour se débarrasser d'éventuels saboteurs ou francs-tireurs.

Les 1<sup>er</sup> mai, Jean et ses camarades se retrouvent enfin libres, en France.

Il ne faudrait pas croire qu'ils aient reçu un accueil chaleureux. Les infirmières traitaient de haut ces garçons qui, au lieu de s'engager dans la Résistance, étaient partis volontairement, croyaient-elles, contribuer à l'effort de guerre du Reich. Assimilés aux collaborateurs, les S.T.O. devaient raser les murs et quêter humblement leur pardon.

Retour douloureux, donc. Mais l'expérience accumulée, Jean ne la regrette pas. Quand il évoque ce passé, ses traits s'animent, ses yeux pétillent, sa voix vibre d'émotion.

Ce fils d'employé marseillais, arraché au séminaire et projeté au bout du monde, a découvert en Silésie le travail manuel et la condition ouvrière. Prêtre et ouvrier : en 1943, c'étaient deux fonctions incompatibles et sur ce point au moins les professeurs du Grand Séminaire auraient été d'accord avec les militants du Front populaire.

On voit où je veux en venir : l'expérience des *prêtres-ouvriers* qui fit tant de bruit vers 1950 est une conséquence du S.T.O. Les séminaristes qui, comme Jean, vivaient dans un monde clos, protégé, et considéraient les travailleurs d'usine avec méfiance ou hostilité, ont eu la révélation des conditions de vie de ces travailleurs. Ils ont éprouvé de la sympathie pour ces camarades qu'ils essayaient de guider, de reconforter, d'amener ou de ramener à la foi. Ils ont noué des liens avec les syndicalistes et les communistes dont ils admiraient en connaisseurs le dévouement.

Au retour, vous les retrouverez tout naturellement dans les paroisses de faubourg, voire sur les docks et dans les usines, où ils essaieront de préserver la fraternité d'Allemagne.

A la sacristie un peu poussiéreuse ils préféreront le terrain de l'action sociale, le coude à coude avec leurs amis de gauche. Rappelons qu'en Allemagne ils ont perdu l'habitude de se soumettre à une hiérarchie qui, dans son ensemble, a cautionné la Collaboration.

La conclusion s'impose : je n'ai pas l'intention de faire l'éloge du S.T.O., mais simplement de montrer, à la lumière d'une expérience originale, que le séjour forcé en Allemagne a pu présenter pour certains un aspect positif, voire enrichissant, auquel personne ne pensait en 1943. Le S.T.O. a affecté d'une manière durable non seulement la conscience d'une élite, mais la vie de l'Eglise de France.

Jean-Louis VISSIERE